

# JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

~~~~~  
*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, ( 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. ) 50 c. de plus par trim.<sup>re</sup> pour l'étranger.*  
 ~~~~~

~~~~~  
*En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, une suite de Gravures coloriées, format in-4.<sup>o</sup> oblong, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes, port franc. Les Livraisons de l'année 1816, comprendront les N<sup>os</sup>. 421 à 439.*  
 ~~~~~

## VOYAGES.

Je vous ai quitté à Sèvres, M. le Rédacteur, pour aller coucher à Meudon ; mais je ne voyage pas avec des bottes de sept lieues. Je vas à petites journées, faisant de l'esprit ( quand je peux ), à toutes les bornes, et fatiguant de questions tous les indigènes.

— Quelles sont ces ruines, dis-je à un grand efflanqué qui se trouva sur mon chemin ?

— Ce sont celles de *Belle-Vue*.

— De ce château qu'habitoient Mesdames de France ?

— Oui sans doute....

— Et qui fut bâti en moins de deux années par la belle marquise, maîtresse de Louis XV ?

— Précisément.

— Merci. Me voilà en fonds pour de belles pensées philosophiques. Quoi ! ce château, qui fut l'admiration de tous les gens de goût, qui fut orné des plus belles statues, des tableaux de nos maîtres, qui étoit le rendez-vous de tout ce que la Cour



la plus aimable avoit de plus brillant...., ce sont là ses ruines !

Je m'en allois la tête penchée vers la terre, répétant, comme Bossuet, ces paroles de l'ecclésiaste : *Vanité des vanités ! tout n'est que vanité !*

Tout-à-coup un bruit sourd frappe mes oreilles. Il sort de dessous terre, et d'abord mille idées de revenans s'emparent de mon imagination. Je ne savois si je devois avancer ou reculer. J'étois seul, j'avois renvoyé mon cheval à Paris par un roulier. Cet animal ( je parle du cheval ), avoit plus besoin d'être porté que la force de me porter, et j'avois renoncé à son service dans la crainte d'être obligé de devenir son serviteur. Il mangeoit considérablement comme toutes les mauvaises bêtes, et j'étois à la veille de me priver de potage ou de rôti pour lui fournir ce qu'il lui falloit d'avoine.

Fort mécontent de lui et résolu désormais de voyager à pied, je me trouvois sans compagnon et sans appui dans un endroit qui ne me sembloit aucunement sûr.

Enfin, je m'armai de courage, je serrai fortement dans ma main ma canne à épée, et je ne tardai pas à être à l'entrée d'une caverne où je crus voir une troupe de voleurs.

C'étoit une société des plus honnêtes gens du monde. Cette prétendue caverne étoit une carrière de craie, on y préparoit du *blanc de Meudon* ; et quand j'entendis prononcer ce nom, je ressentis une grande joie de toucher au terme de mes courses du jour. Je ne savois pas quel sort m'attendoit dans ce Meudon si désiré.

J'étois aux *Moulineaux*, petit hameau de douze ou quinze maisons, et je ne voulus point passer outre sans avoir pénétré sous ces voûtes éclairées par mille flambeaux. Là, dans le centre de la terre, au-dessous du niveau de la Seine, sont des rues plus spacieuses et plus belles vraiment que celles des Catacombes, et pourtant moins souvent visitées. On va se perdre en de tristes rêveries dans l'asile des morts, et l'on néglige ces ateliers d'une audacieuse industrie. Pour moi, je parcourus ces palais souterrains dans tous les sens, et j'en sortis émerveillé de la politesse de ces bons ouvriers qui ne se doutoient guères que dans un premier moment d'erreur, je les avois pris pour les héros de grand chemin de *Gilllas*, ou pour les faux monnoyeurs du *Magasin des Enfans*.

Une vieille femme, avec une lanterne, se chargea de me conduire à Meudon.

Je lui demandai si elle connoissoit *Rabelais*. Elle me répondit qu'elle n'avoit jamais ouï parler de ce *bourgeois-là*. Comme je lui fis remarquer que c'étoit un ancien curé du lieu, qui avoit été moine, puis médecin, et qui avoit écrit toutes sortes de



contes pour rire, elle crut que je voulois lui parler du Diable, elle se sauva en criant, brisa sa lanterne et me laissa au milieu des champs, fort en peine de ma contenance....

J'arrivai à Meudon, tout essoufflé. J'avois monté la côte à pas pressés, et c'étoit tout juste auprès du château que j'allois descendre.

On ne comptoit plus sur moi, le souper étoit fini, la table étoit desservie; et comme je vis qu'on n'étoit pas de trop bonne humeur dans la maison, je pris la résolution d'aller au lit sans rien demander. Mon estomac souffroit, je bâillois sans pouvoir dormir; et m'étant levé pour avaler du moins un verre d'eau, je rencontraï une table que je fis tomber avec fracas. La dame de céans accourut en jupon court. Dieux! quelles plaintes, quels reproches, quelles malédictions! j'avois mis en pièces un superbe cabaret de porcelaine, deux caraffes de cristal et le buste du mari, en plâtre.

J'eus beau faire mes excuses dans les termes les plus supplians, je n'obtins point mon pardon; on me quitta en grondant, j'entendis pleurer toute la nuit. Voyant cela, je me r'habillai de grand matin, je partis sans demander l'argent de mon reste, et me rendis dans le parc, où je pus tout à l'aise repasser dans mon esprit les événemens de la veille.

Ce parc a été dessiné par l'architecte *Lentre*. Il est magnifique. Le château neuf a été habité par Louvois, qui y attira plusieurs fois les membres de l'Académie des Inscriptions, pour y tenir leurs séances. Les savans et les érudits, qui font fi des grandeurs et des richesses, ne s'écartent cependant guères des palais où résident les ministres du pouvoir et les dispensateurs des grâces.

Près du château actuel, il y en avoit un plus ancien qu'avoient bâti les *Guises*, et qui, transformé en un magasin de fusées, prit feu dans les premières années de la révolution.

Avant les seigneurs de Lorraine, Meudon avoit eu pour maîtres des preux, courageux et renommés, mais qui logeoient dans des bicoques. A ces paladins avoit succédé une intéressante châtelaine, l'une des *douces mies* de François I<sup>er</sup>. Ce fut elle qui vendit cette terre aux ducs et cardinaux de la maison hautaine qui luttoit avec Henri III.

En se rapprochant de Paris, et en quittant Meudon, que de profonds antiquaires assurent avoir été bâti, dans le principe, par César, on trouve *Fleury*, hameau situé dans un vallon délicieux. Entre plusieurs maisons jolies, il y en a une qui retentit longtemps des sons de la plus douce harmonie. Les maîtres les plus habiles du Conservatoire s'y réunissoient dans les belles soirées d'été, et ils y donnoient de ravissans concerts. Des femmes d'une beauté et d'une voix divines étoient là rassemblées pour



tourner toutes les têtes et séduire tous les cœurs.... A mon dernier passage, *les chants avoient cessé.*

Près de Fleury est Issy, qui fut autrefois consacré à la déesse Isis, si l'on en croit les doctes. Des plaisans ont paru douter de ce fait ; mais nous, qui ne doutons de rien, nous vous donnons cela comme un article de foi.

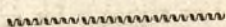
Issy avoit un château qui, longtemps, fut honoré de la présence des Rois. Puis il passa dans la main des évêques. Ensuite les vieilles constructions disparurent. Il en fut élevé de nouvelles. Marguerite de Valois habita ce bourg, pendant que la peste désoloit la capitale.

Le premier opéra que nous ayons eu en français, fut représenté à Issy, dans un *hôtel* non loin d'un édifice gothique que les bonnes gens du village appellent la *maison de Childebert.*

C'est à Issy que la plupart de nos blanchisseuses font leur provision de cette merveilleuse eau de Javelle, qui blanchit et brûle si bien nos chemises et nos cravattes.

J'en étois là, M. le Rédacteur, et je m'acheminois vers Vaugirard, lorsqu'un orage terrible est venu fondre sur cette contrée. La grêle se mêloit aux éclairs. La frayeur m'a saisi, je me suis jeté à travers la plaine, évitant les arbres sur lesquels la foudre est sujette à se précipiter, j'ai gagné le bord du fleuve et j'ai effectué ma retraite par le *Gros-Cailou.*

LE PHILOSOPHE AMBULANT.



*Ovide*, professant l'art d'aimer chez les Vestales, n'a pas eu l'art de plaire aux habitués du Vaudeville, qui ont reconnu, dans cette pièce froide et médiocre, une imitation servile des *Visitandines.*

On sera, dit-on, bientôt dédommagé de cette vieille nouveauté, par M. *Sans-Gêne* chez lui.



De nouveaux parapluies, qui présentent aux vents une grande résistance, n'ont cependant ni ces arcs boutans ni ces liens de fer, qui coupoient le taffetas et étoient sujets à la rouille. On les fabrique chez M. Guilmain, quai des Orfèvres, n. 4, vis-à-vis le pont St.-Michel.



Ce sera, le lundi 5 décembre, irrévocablement, à la salle Favart, que M. Alexandre Boucher, ex-directeur de la musique de S. M. Charles IV, et son épouse, premier pianiste et harpiste du même Roi, donneront le concert que nous avons annoncé. On trouve des billets chez M. Boucher, rue Neuve de Luxembourg, n° 2.



## L'ENFANT ET LE MOINEAU.

FABLE.

La neige au loin couvroit la terre ;  
 C'est le temps qu'aux pauvres oiseaux ,  
 Mésanges , pinçons et moineaux ,  
 La faim et l'hiver font la guerre.  
 Par le besoin s'appriivoisant ,  
 Un d'eux , que la famine presse ,  
 D'une fenêtre s'approchant ,  
 Puis à la vitre s'accrochant ,  
 Exprimoit d'un air bien touchant  
 Et sa souffrance et sa détresse.  
 Dans la chambre étoit un enfant :  
 Il ouvre ; entre ses mains le pauvre oiseau se livre.  
 Ce n'est le tout d'être libre , il faut vivre.  
 Or , abondamment il vécut ;  
 L'enfant à ses besoins pourvut.  
 Lorsque la neige fut fondue ,  
 Par son captif il fut sollicité  
 Pour que sa douce liberté  
 Au même instant lui fût rendue.  
 — En vain tu viens me supplier ,  
 Lui dit l'enfant ; ingrat ! peux-tu donc oublier  
 Que je t'ai conservé la vie ,  
 Que , sans mes soins , la faim ou le froid l'eût ravie ?  
 — Hélas ! lui répondit le pauvre prisonnier ,  
 A mes dépens j'apprends à te connoître ;  
 Quand j'espérois , dans mon malheur ,  
 Trouver en toi le bienfaiteur ,  
 Je n'ai rencontré que le maître.

M. DE PIOGER.

( Extrait de l'*Almanach des Dames* , pour l'année 1817 ).

Ce volume se vend chez MM. Treuttel et Wurtz , rue de Bourbon ,  
 n°. 17.

La *Guirlande de Flore* , embellie des dessins de M. P. Bessa et des gravures de M. F. Janet , devint en 1815 , l'herbier portatif des dames. L'année suivante , M. Charles Malo , toujours avec le secours de ces artistes , leur dédia une *Volière* (1) , dont le succès fut également flatteur.

(1) La *Guirlande de Flore* et la *Volière des Dames* se trouvent chez Janet père , libraire , rue St-Jacques , n°. 59.



Ces deux motifs d'encouragement ont fait entreprendre à M. Charles Malo, l'*Histoire des Papillons*.

Une femme, vers le milieu du dernier siècle, traversa les mers et parcourut les deux mondes, uniquement pour peindre des papillons. Nos dames en ont ici 32 de tout peints, savoir 15 papillons d'Europe et 17 papillons étrangers.

Certains amateurs, pour se procurer des ailes de papillons, font des sacrifices pécuniaires considérables. Un gentilhomme polonais de la plus grande distinction en fit dessiner pendant trente ans, et sacrifia très-régulièrement 200 florins par an pour cette dépense. Tous les jours un naturaliste hollandais tenoit, du matin au soir, compagnie à des insectes, pour épier leurs moindres métamorphoses. Geoffroy, Réaumur, Rai, Goëdard, Asper, Drury, tous très-doctes, ont écrit sur les papillons; le sujet n'est donc pas sans intérêt. Nous reviendrons sur l'ouvrage de M. Charles Malo, dont voici le titre : *Les Papillons, ou Histoire des plus jolis Papillons de la France et des pays étrangers*; par M. Charles Malo, de l'académie du Nord. Un volume in-18, orné de 12 planches en couleur, d'après les dessins de M. P. Bessa; imprimé sur papier vélin satiné. Prix, broché, 6 francs; cartonné avec étui, 8 francs; maroquin, 11 francs; avec arabesques, 17 francs; avec paysages, 19 francs; avec dito peint sur la couverture, 28 francs; avec dito sur la couverture, et étui, 39 francs. A Paris, chez Janet père, rue St-Jacques, n°. 59.

Calais, le 16 novembre 1816.

*Au Rédacteur.*

Je sors d'un palais magique et qui est trop du domaine des modes, pour que je ne vous en doive pas une courte description. J'ai dit *magique*, car on doute d'abord si c'est l'art ou le diable qui vient de le placer là. Hier encore on n'apercevoit qu'une plaine humide et immense à l'endroit où il fend l'air de ses trois *flèches* qui m'ont rappelé celles qui, dès 4 lieues avant mon arrivée, perçoient mes yeux et mon cœur, quand dans mon heureuse jeunesse, j'accourois de Paris à Chartres.

Hier toute la ville témoin de ce prodige, s'y est portée en foule. J'ai suivi le torrent, et j'ai double raison pour ne pas me repentir d'avoir cédé à ce mouvement de curiosité. Je donnois la main à deux femmes charmantes, Mesdames de Laubadère, qu'on croiroit plutôt être deux sœurs que la fille et la mère. Mais parlons d'autres merveilles.

Imaginez que de même que dans les vastes cours du sérail à Constantinople, on ne foule dans ce palais merveilleux que des



tapis , dès qu'on a franchi l'enceinte de ce lieu enchanté. Deux léopards à la gueule ensanglantée en défendent l'accès ; mes agiles compagnes n'en montrèrent nulle frayeur. J'aurois rougi d'être plus peureux. Nous entrons ; les deux léopards restent immobiles , comme sous le charme d'un talisman , et je me crus transporté dans un de ces palais des Mille et une Nuits , dont mon enfance ressentoit si délicieusement sa naissante imagination.

L'or laminé , ciselé , sculpté , offroit aux yeux indécis des vases , des statues , des trophées , des ornemens , des emblèmes et brilloit de toutes parts , avec moins d'élégance pourtant que de profusion. Des hippopotames dorés , des tritons dorés , des sphynx dorés , des nayades dorées , ornoient les flancs de cet édifice doré , et l'on y distinguoit sur-tout les attributs d'un ordre célèbre qui dut naissance à la galanterie chez un peuple très-peu galant. La devise , au reste , annonce assez la crainte qu'eut l'inventeur qu'on y entendit malice , et avertit les femmes de ce pays qu'elles ne doivent ni s'en prévaloir ni s'y accoutumer : *Honni soit qui mal y pense.*

Un chevalier d'une haute apparence , portant plumet au vent , un manteau d'écarlate et les croix de plusieurs ordres , s'avance et nous invite d'un signe à pénétrer dans l'intérieur. Un escalier tendu en cramoisi et or , s'offre à nous , composé d'or et de bois précieux ; mais par une bizarrerie étrange , au lieu de monter on descend par les riches gradins qu'il présente en pente assez escarpée ; nous pénétrons dans un salon drapé d'une étoffe cramoisie , présent de l'antique ville de damas apparemment tributaire du génie de ces lieux. Des baguettes d'or , des crépines d'or , des colonnes d'or , des cariatides d'or , en relèvent la teinte un peu sombre , et encore rembrunie par un plafond de bois précieux , mais triste. Ensuite est la salle du banquet , tendue en damas cramoisi et or , puis une autre en or et damas cramoisi , où se voit un lit cramoisi sur une estrade d'or. A la suite est la salle *des Gardes* tendue en damas cramoisi et or.

Ce palais , Monsieur , est le *Royal Souverain* , dont en effet l'effigie orne la proue , yacht magnifique qui a transporté , il y a deux ans , le Roi de France qui mit à Calais le premier pas dans son royaume. Il va conduire à Londres S. A. I. le Grand-Duc Nicolas Petrowitz.

Les spectateurs difficiles regrettent que l'ameublement des cinq pièces soit absolument le même.

« Aimez-vous le damas , on en a mis par-tout. »

Ce bâtiment a été construit à Deptford près Londres. Sa coupe est hollandaise. Cependant il est bon voilier et il manœuvre bien. Le passage du Roi de Douvres à Calais fut de moins de deux heures , traversée rare et remarquable à plus d'un titre. On ne rentre pas chez soi sous de plus heureux auspices !

M. St. U.



Une autre lettre de Calais , en date du 18 , nous donne les détails suivans :

« S. A. I. le Grand-Duc Nicolas , arrivé hier ici , a reçu ce matin , avec la plus grande affabilité , les autorités civiles et militaires et tous les corps d'officiers.

» A dix heures et demie , S. A. I. s'est embarquée sur le yacht *le Royal Souverain*.

#### M O D E S.

Une blonde noire orne le bord de presque toutes les capotes de velours noir plein. Cette blonde , plissée à trois plis , forme de très-gros tuyaux.

On voit quelques chapeaux gros bleu ; ceux de pluche de soie sont entièrement bleus ; sur ceux de satin , il y a des liserés jaunes et un cordon de roses jaunes.

Toutes les roses qui sont à la mode sont des roses moussues , sans feuilles. Sur quelques chapeaux de velours noir plein , lorsque les roses sont en paquet , vous en verrez une gros rouge , une verte , une jaune , une bleue , une grise.

On fait la passe des capotes couleur de rose et blanches , en satin ou en velours épinglé , très-longue et presque carrée. Cette passe est bordée d'une blonde plus haute que celle des capotes noires.

Quelques chapeaux à calote de moyenne hauteur et plate , retroussés sur les côtés et inclinés sur le front et sur la nuque , comme un chapeau d'homme , sont de pluche rose ou blanche.

Dans beaucoup de magasins on emploie la pluche à border le velours : ce qui est encore très-rare , ce sont les bordures en plumes : on a remarqué , ces jours derniers , sur la terrasse des Feuillans , des chapeaux de velours noir , bordés en marabout.

Lorsqu'un chapeau a pour ornement un nœud sur le côté , les bouts en sont très-larges. Le gris à la mode est le gris-perle ; on fait en velours épinglé de cette couleur , des chapeaux sur lesquels on pose une immense cocarde de ruban de satin gris.

Chez elles , sous leur cornette de mousseline brodée , les dames mettent , en façon de bandeau , un ruban de couleur , qui forme rosette sur le front.

A la feuille de ce jour est jointe la gravure 1608.

*Tout ce qui est relatif à ce Journal , doit être adressé , port franc , à M. La Mésangère , rue Montmartre , N<sup>o</sup>. 183 , près le boulevard à côté du café. Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup> ou du 15.*